

# Quelques écrivains anglais découvrent Ostende, porte du continent

par Camille DELECLOS

## Impressions inoubliables.

C'est Georges Simenon qui, lors d'un récent retour dans son Liège natal, nous disait combien profondes restent certaines impressions de notre prime jeunesse. Pour ma part, je garde de cette période de ma vie l'éternelle mémoire de deux spectacles merveilleux, contemplés tous deux dans le même jour à Ostende, où je venais pour la première fois : à midi, celui d'une bénédiction de la mer, qui rassemblait au pied de la digue des centaines de bâteaux, les uns tout empanachés de fumée que le vent étirait comme des chevelures de Gorgones, les autres laissant leurs voiles blanches et leurs banderoles multicolores danser dans le soleil la plus étrange sarabande; le soir, celui des arrivées à une fête mondaine au Kursaal. En ce temps-là, qui remonte à plus d'un quart de siècle, l'usage de l'automobile n'était pas encore aussi général qu'aujourd'hui. Tour à tour devant le grand escalier, auprès duquel j'avais réussi à me faufiler, s'arrêtaient de magnifiques équipages, aux chevaux fringants, aux landaus superbes, desquels descendaient avec une extrême distinction des messieurs tous en habit et des dames toutes en toilettes somptueuses. C'était l'époque 1930, où le luxe savait encore s'entourer d'un rare faste, où l'élégance réclamait en outre une certaine grâce...

Ces impressions inoubliables de la découverte d'Ostende, Reine des plages, bien d'autres les ont aussi profondément éprouvées et aussi fidèlement conservées. L'écrivain qui, à mon sens, les a le mieux exprimées est le célèbre journaliste et romancier anglais Arnold Bennett, l'auteur d'un puissant roman psychique, « Le Spectre », dont l'action se passe à Bruges et aux environs, et qui fut d'ailleurs adapté en français par Pierre Goemaere et Emile Chardonne. Venu chez nous vers 1890, voici en quels termes extasiés A. Bennett raconte sa prise de contact avec le Continent, plus de vingt ans après l'avoir découvert :

« Par chance, j'appris un beau jour que le voyage aller et retour, en paquebot, d'Ostende à Douvres, ne coûtait qu'une demi-guinée, qu'il n'était pas seulement accessible aux gens riches, mais même aux simples étudiants.

» A la première occasion je montais à bord de la malle d'Ostende, quelque part près de London Bridge, et je vis d'abord les merveilles du port de Londres... Mais ce n'était rien comparé à la sensation de voir pour la première fois un pays étranger. Je découvris un phare, puis une longue rangée de pâles hôtels, et les lignes grandioses du Kursaal. Je me dis à moi-même : « C'est le Continent ».

» Ça semblait fabuleux, inimaginable, impossible. Le paquebot toucha quai, jeta les cordages et fut amarré. Je mis pied à terre. J'étais sur le sol belge, le premier sol étranger que mes pieds eussent jamais touché. Je voyais une étrange architecture, d'étranges coutumes, j'entendais d'étranges sons et des langages étrangers. Chaque chose était romantique. Même les voitures du tramway étaient ineffablement romantiques; les postiers, avec leurs petits képis étaient fantastiques, et les cafés semblaient chacun un petit paradis de bonne chère. J'étais si ému par le pur roman de mon entreprise que je ne pouvais parler. Je me dis à moi-même : « Maintenant, je suis sur le Continent » : je pouvais à peine le croire. C'était trop bon, trop foudroyant, trop extatique pour être vrai... L'émotion que je ressentis quand je me promenais la première fois dans Ostende (avec sans doute un air assez étrange et gauche de badaud anglais) fut une des émotions que je ne m'imagine pas pouvoir oublier, l'une des émotions les plus formatives de toute ma vie. Aussi, parmi toutes les villes et tous les pays du Continent, Ostende et la Belgique ont gardé une position unique dans mes souvenirs. Je suis allé en Belgique maintes fois depuis. J'y suis entré par mer à Anvers, et j'y suis entré par train de Paris, et j'ai navigué directement jusqu'à Bruges dans mon yacht, et chaque fois j'ai éprouvé le même tressaillement car je me rappelais ma première visite.

» D'Ostende, lors de cette première visite, je me rendis à Bruges et là je compris pour la première fois ce que pouvait être une ville historique... »

Certes, déjà bien avant Arnold Bennett, bien d'autres écrivains insulaires avaient tranché la « Porte du Continent ». La seule énumération de leurs noms et de leurs titres récla-

merait une longue étude, et il faudrait des volumes pour dire en détail la place que tient Ostende dans la littérature anglaise. Mais tous ne sont pas également admiratifs. Au temps jadis, jusqu'à Léopold II, qui fit de la Reine des plages la plage des Reines, la ville ne leur offrait guère le même visage ouvert, la même beauté accueillante. Beaucoup de ces voyageurs venaient de Douvres, de Ramsgate ou d'ailleurs, après de mauvaises traversées, et les affres du mal de mer qu'ils venaient de ressentir influençaient encore déplorablement leur humeur lors du débarqué. Ostende ne leur apparaissait souvent alors qu'une halte nécessaire avant d'atteindre les trésors de Bruges ou de Gand, les joies de Bruxelles ou les jeux de Spa. Mais, pour n'être pas toujours favorables, leurs impressions n'en sont pas moins curieuses. Leurs récits débordent de couleurs et d'esprit. Ils s'épanchent avec une franchise totale, parfois cruelle, sinon méchante, en des traits d'humour féroce, injuste même, et qui s'exerce aussi bien au détriment de leurs propres compatriotes que des « indigènes ». Voici quelques exemples qui montrent le caractère personnel et pittoresque de ces pages inspirées par Ostende...

### Quand Ostende était un « enfer » !

Sans remonter jusqu'à Thomas Marus, qui vint chez nous en 1515 pour rencontrer son ami Erasme, arrêtons-nous au noble William Beckford, l'auteur du fameux « Vatek ». Il arriva à Ostende le 21 juin 1780, âgé de vingt ans, pour entreprendre à travers toute l'Europe une zigzagante randonnée d'un an qu'il a racontée dans ses « Rêves, Réveils et Incidents », rédigés sur place et dont nous traduisons littéralement ce passage :

« La nuit précédente, j'étais en Grèce, humant la fleur de l'Hymète. Maintenant, me voici débarqué dans les Flandres, enfumé de tabac et à demi empoisonné par des relents d'oignon. Serais-je resté dix jours à Ostende que j'en aurais à peine gardé une vision agréable. C'est un lieu tellement peu classique! Rien d'autre que d'absurdes toits flamands ne frappe vos yeux quand vous les jetez. Si vous les abaissez, les principaux objets que vous rencontrez sont de fanfaronnants Hollandais et des barbiers métisés. Je m'estimerais heureux si les désagréments du port de mer n'offusquaient que deux de mes sens. Mais hélas! l'appartement au-dessus de ma tête contient une criillante marmaille, et les bruits qui m'en parviennent sont si violents et si fréquents que, sans extravagance, on pourrait se croire soi-même au Purgatoire...

Laissez-moi exhaler ma rancune et, comme Lucifer, incapable de trouver lui-même de soulagement, tourmenter les autres avec les détails de mes souffrances. Vous devez savoir, puisque je suis résolu à grogner, que je me rendis dans une église de capucins, vaste et solennel édifice, à la recherche de solitude et de silence. Mais là encore, je fus déçu. Une demi-douzaine de violons grinçants préludaient dans les galeries, et autant de moines paralytiques bourdonnaient devant l'autel, tandis que de chaque côté une armée de bigotes, en longs capuchons blancs et robes de flanelle, étouffaient de chaud.

» Une telle dévotion par une telle chaleur n'avait rien de suave. Aussi je recherchai de nouveau l'air libre et m'en fus le plus vite possible. La douceur du soir, jointe au désir de jeter un dernier regard sur l'océan, me poussa vers les remparts. Là enfin, me disais-je, je pourrais me promener paisiblement et bavarder avec mes vieux amis les zéphirs, et adresser mes discours aux vagues, et être aussi romantique et aussi fantasque qu'il me plairait. Mais à peine avais-je commencé mon apostrophe que vinrent se pavaner devant moi tout un rang d'officiers, avec des dames et des chiens folâtrant. Ils chantaient et faisaient un tel tintamarre que je n'eus pas un seul moment de tranquillité pour contempler la gloire du soleil couchant ni pour me divertir avec toutes les vieilles idées que ne manque jamais de m'inspirer un tel spectacle.

» Ne trouvant donc aucun calme au dehors, je retournai à mon auberge, et je serais allé immédiatement me mettre au lit, dans l'espoir de me plonger dans un monde de rêves et d'illusions, si l'enfer dont j'ai parlé tout à l'heure n'avait grandi de manière tellement scandaleuse que je fus obligé de remettre mon repos jusqu'à ce que les dragées et l'éloquence des nourrices aient apaisé la marmaille. Enfin, le calme vint et, vers onze heures, je tombai dans un léger sommeil durant lequel les plus jolies perspectives de silence remplirent les yeux de mon imagination... Le lendemain, je partis vers Gand... »

### Ostende accueille les futurs héros de Waterloo.

Interrompu par la Révolution française et l'Empire, l'afflux des écrivains anglais reprit plus abondant que jamais après Waterloo. Nous avons naguère pu consacrer tout un volume à ces pèlerins venant visiter « le plus glorieux champ de bataille des temps modernes ». Presque tous passèrent par Ostende, comme avaient fait tant de vaillants soldats de Wellington. C'est la route que prirent notamment les principaux personnages de « La Foire aux Vanités », le chef-d'œuvre de W. M. Thackeray. Celui-ci ne traversa Ostende

que le 28 juillet 1848 pour se rendre à Spa, mais dès 1847, il publie déjà son roman d'après des récits et des impressions recueillis chez ses compatriotes.

Les futurs héros de Waterloo, raconte-t-il, s'embarquèrent aux sons du « God save the King », à Ramsgate, où les attendaient les navires équipés par le gouvernement qui devaient les amener à Ostende après une traversée qu'ils supportèrent assez mal. L'un des officiers engage dès son arrivée « un petit Belge olivâtre qui ne parlait aucun idiome connu, mais qui se distinguait par son air effaré et sa ponctualité, et qui, par son obstination à n'appeler son maître que « milord », se concilia les bonnes grâces de celui-ci... »

« Ostende a bien changé depuis cette époque, continue Thackeray, sous le rapport des Anglais qu'on y voit maintenant. Les grands seigneurs y sont fort rares, et les gens qu'on y rencontre sont, la plupart du temps, mal vêtus, en langes sales, sentant l'huile et le tabac. Ils vont jouer aux cartes ou pousser les billes dans les estaminets. »

Mais les soldats anglais, en 1815 déjà, furent bien accueillis, parce que, nous dit le fameux humoriste, « un ordre du duc de Wellington obligeait chacun dans l'armée à payer rigoureusement sa dépense ». Or, « pour un peuple de marchands, être envahi par une armée de clients qui paient bien, avoir à nourrir des héros parfaitement solvables, que peut désirer de plus un pays d'industriels? »

### Des plaintes de W. Scott aux plaisirs de Lord Byron.

C'est dans les pires dispositions que Walter Scott, piètre poète écossais mais romancier universellement connu, débarqua à Ostende à l'âge de quarante-quatre ans, soit durant l'automne 1815, dès la levée du blocus continental qui interdisait formellement l'accès de notre pays à cet anti-bonapartiste farouche :

« Il me suffira de vous dire, écrit-il à sa sœur dans ses « Lettres de Paul à sa famille », que j'ai eu le mal de mer autant qu'on peut l'avoir, que tous vos remèdes infail-



Officiers anglais en 1815.  
d'après Carlé Vernet.  
(cliché «Armée, Nation»)

ont été sans effet : je ne pouvais pas soutenir la vue d'un flacon d'eau de lavande, vos noix muscades m'étaient intolérables, le souvenir seul m'en soulève le cœur. Plutôt que de boire votre dose de corne de cerf, j'aurais avalé les cornes du diable, et quant au grand verre d'eau de mer, « Ah! ma pauvre Ophélie, je n'avais déjà que trop d'eau » (« Hamlet »).

Après s'être également plaint du manque de délicatesse du capitaine et des matelots et même des passagers restés indemnes et qui ne lui témoignaient aucune compassion, après s'être demandé quel effet terrible une tempête ou un combat naval doivent produire sur un homme atteint du mal de mer, Walter Scott exprime son soulagement d'être déposé sur la terre ferme, « au milieu des « mijnheers » et des « jufvrouws de la Hollande et de la Belgique » : « Un spectacle étrange frappe ses regards, une langue étrangère retentit à son oreille, et cependant, mille spectacles fantastiques le ramènent sans cesse dans son pays natal. Le Flamand possède une physionomie qui le rapproche singulièrement de l'Écossais ; même son de voix, mêmes habitudes, même patience, même industrie. Ce peuple est, sans exagérer, au moins un siècle en retard pour le costume et pour les mœurs... »

Walter Scott s'enfonce d'ailleurs bientôt dans le « pays plat ». Ses amis Robert Scott et William Wordsworth, poètes-lauréats, venus également par Ramsgate, ne semblent pas s'être arrêtés plus longuement à Ostende. En revanche, leur glorieux rival lord Byron, Prince des Poètes, nous a laissé de son séjour dans la ville des souvenirs très intimes. Embarqué à Douvres le 25 avril 1825, sur la « Princesse Charlotte », il nous arriva vers minuit, après une traversée orageuse, dans un luxueux carrosse construit spécialement à Londres sur le modèle de celui que Napoléon avait abandonné près de Genappe. A Ostende, Sa Seigneurie logea à l'« Auberge de la Cour Impériale ». Là, nous rapporte Carlo Bronne, « le vin du Rhin était plaisant, la servante aussi. Naguère à Valenciennes, le capitaine Byron, surnommé Jack le fou, avait honoré de ses faveurs une fille de l'« Aigle rouge ». Le fils ne crut pas déchoir en faisant à Ostende ce que son père avait fait à Valenciennes: la première nuit de Byron sur le Continent fut agréable. »

#### Ostende vu par une désillusionnée.

Ne nous attardons guère avec le romancier et historien Thomas Colley Grattan, le chantre de Bruges, qui mérita d'être nommé par notre premier roi consul de Belgique à Boston. Il combattit comme officier à Waterloo et fit chez nous plusieurs séjours prolongés qui lui donnèrent une excellente connaissance de notre passé, de nos beautés et de nos mœurs. Dans son « Héritière de Bruges », histoire de l'an 1600, où il évoque la lutte des Pays-Bas du Nord contre l'Espagne, Ostende et ses environs sont souvent mis en scène. C'était comme on sait, le seul port des Flandres tenu par les « patriotes », et c'est devant ses murs que, le 2 juillet 1660, se déroula la bataille décisive entre les troupes de Maurice de Nassau et celles de l'archiduc Albert, qui, rapporte Colley Grattan, y fit le premier usage connu du télescope récemment inventé et qui, blessé, faillit succomber aux portes de la ville.

Si cet auteur est plein de sympathie à l'égard des Belges, la pitoyable et géniale Charlotte Brontë est sans doute l'écrivain anglais le plus maussade, le plus aveuglément malveillant envers la Belgique, où d'ailleurs elle n'éprouva que déboires et d'où elle n'emporta, sur le plan sentimental, qu'un douloureux amour jamais partagé, jamais éteint. Dans son roman « Villette », qui désigne Bruxelles, de même que Bouquin-Moisi signifie Louvain, Ostende ne s'appelle que Boue-Marine!

C'est en février 1842 que Charlotte et Emily Brontë, alors âgées respectivement de 26 et 24 ans, quittant pour la première fois leur sauvage Yorkshire, et se rendant à la pension Héger à Bruxelles, arrivèrent à Ostende. Elles étaient chaperonnées par leur père, l'austère pasteur de Haworth, et accompagnées de leur fidèle amie Mary Taylor, qui leur avait fait de notre pays la plus séduisante peinture.

« Dans ma rêverie, déclare l'héroïne de « Villette », le continent d'Europe m'apparaissait comme un pays féérique, là-bas, loin, très loin... Le soleil qui l'éclairait en dessinait les côtes : une longue traînée d'or et, pareilles à une fine broderie, je voyais des villes çà et là, des tours aux sommets neigeux qui scintillaient, je voyais des bois resserrés en masses profondes, des hauteurs dentelées et des pâturages pleins de charme, des cours d'eau qui veinaient le paysage, tout cela gravé en relief sur un fond lumineux. En guise d'arrière-plan, se déployait un ciel empreint de solennité, d'un bleu foncé et plein de promesses, teinté de douceur et d'enchantement, tendu par la main de Dieu, un arc immense reliant le Nord au Sud, véritable voûte d'espérance. »

Mais quel désenchantement pour Charlotte Brontë, qui continue aussitôt : « Je vous en prie, cher lecteur, annulez ce qui précède, ou plutôt conservez-en le souvenir uniquement pour en tirer une moralité, et notez en gros caractères : « Les rêves que l'on fait en plein jour ne sont que des mensonges inspirés par le démon ».

Pour comprendre une telle désillusion, il faut croire que la pauvre Charlotte eut, elle



aussi, une traversée détestable : « Toujours plus fortes, les vagues frappaient les flancs du bateau... qui, en dépit du fracas, de la houle et de la tempête menaçante, poursuivait sa route... » Son héroïne ne rencontre à Boue-Marine qu'un douanier grossier, des hôtels peu avenants, où elle ne reçoit que rebuffades, si bien qu'à ses yeux « les naturels du pays sont parfaitement stupides et vulgaires ».

Dans « Le Professeur », roman insipide et plein de longueurs, farci de violentes critiques contre les « habitudes bigotes », le « caractère hypocrite » et les « mœurs dissolues » des Belges, Charlotte Brenté fait pourtant dire au principal personnage de cette sorte d'auto-biographie : « Lecteur, nous sommes en Belgique; ne dites pas que le pays est plat et ennuyeux. Ce n'est point ainsi qu'il m'apparut la première fois que je le contemplai. Rien ne pouvait m'être insipide le jour où, par une belle matinée de février, je quittai la ville d'Ostende et me trouvai sur la route de Bruxelles... »

On connaît les merveilles et surtout l'étonnante aventure qui attendaient la fille du pasteur irlandais dans notre capitale, et l'on comprend ces mots qu'elle met aussi dans la bouche de son porte-parole : « Belgique ! nom peu romantique, peu poétique, et pourtant celui qui réveille en mon cœur l'écho le plus doux et le plus profond; celui que je répète à minuit, quand je rêve au coin du feu; celui dont la puissance évoque le passé, brise la pierre du sépulcre et fait surgir les morts; je le redis tout bas, et les souvenirs, les émotions depuis longtemps endormis, s'élèvent entourés d'une auréole... »

### Un sympathique amateur de crevettes.

Terminons notre revue, très incomplète et fort sinieuse, par quelques notes d'un auteur vivant et bien sympathique : le critique, philosophe et romancier Aldus Huxley. Né à Londres en 1894, l'auteur de « Contrepoints » et du « Meilleur des Mondes » passait dans sa jeunesse toutes ses vacances en Belgique, chez son oncle Spencer à Tongres. Celui-ci venait chaque fois accueillir son neveu à Ostende, et le brillant écrivain nous raconte à se propos des souvenirs charmants :

« Penché sur le bastingage du bateau tandis qu'il avançait lentement, poupe en avant, à travers l'étroit goulot du port d'Ostende, j'écarquillais les yeux, tâchant de distinguer parmi la foule massée au bord du quai, cette petite silhouette qui m'était si familière. Et il était toujours là, agitant son mouchoir de soie colorée, criant des mots d'accueil et de conseil que je pouvais entendre, se jetant dans les jambes des porteurs de bagages et des contrôleurs, se remuant derrière la barrière avec une impatience qu'il pouvait à peine contenir, jusqu'à ce qu'enfin, — aplati et presque étouffé au milieu des grandes personnes, hommes et femmes, que l'opération du débarquement transformait, comme par quelque malveillante magie digne de Circé, en bêtes brutales, dénuées de raison et montrant les dents — je pusse, non sans difficulté, parvenir à descendre à terre agrippant d'une main ma petite valise, et de l'autre maintenant sur ma tête, si c'était l'été, un chapeau de paille mouchetée, que bariolait un ruban aux couleurs de mon école, et si c'était l'hiver, une « cape » invraisemblable dont le melon enfoncé jusqu'aux oreilles m'éclipsait les yeux et me faisait ressembler à un gosse des journaux humoristiques qui essaye de « faire l'homme ».

» L'oncle Spencer, petit, mince, agile, et surtout impulsif ne cessait de pester contre les lenteurs de la douane et les formalités diverses qui l'empêchaient de s'installer aussitôt dans l'express de Bruxelles où cependant les places étaient réservées. Mais alors il se consacrait de tout son cœur à son neveu :

— Regarde, disait-il, et de la poche de son pardessus il tirait un gros paquet, un tannet humide, dont mon nez m'avait depuis longtemps révélé l'existence. Devine ce que j'ai là !

— Des crevettes, disais-je, sans un instant d'hésitation.

« Et c'en était, en effet, tout un kilo de grosses crevettes roses. Et nous voilà assis, dans les coins opposés de notre compartiment de première, la petite tablette à rabattement étalée devant nous, mangeant avec des délices infinies, et jetant par la fenêtre les carapaces roses. Les queues et les têtes sucrées, tandis que la plaine flamande se déroulait devant nous... »

Nous voudrions reproduire ici les impressions de quelques autres grands écrivains anglais qui furent aussi les hôtes ou même les simples itinérants d'Ostende ou de nos Flandres : Charles Dickens, Mrs Trollope-Milton, Robert Browning, Disraëli, Chesterton, Alfred Sutro, K. Mansfield, M. Kennedy, Rupert Brooke, ce jeune poète mort héroïquement sur notre littoral avec tant de ses compatriotes. Il faut se limiter. Bornons-nous à reprendre, dans le roman policier « Les Quatre », d'Agatha Christie, cette brève réponse d'une Anglaise au petit détective belge Hercule Poirot, qui lui demande si elle connaît la Belgique :

— Je connais Ostende, s'empresse de déclarer miss Monro.

C'est sûrement là une réponse qui peut être faite par des millions d'Anglais, écrivains ou non, pour lesquels Ostende restera toujours la porte, disons même la porte d'honneur du Continent.